

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Poèmes

Carles Duarte

Volume 42, numéro 3 (249), septembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duarte, C. (2000). Poèmes. *Liberté*, 42(3), 59–68.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Poèmes

Carles Duarte

Traduits par Hélène Dorion et François-Michel Durazzo

### Terre

Terre,  
poussière,  
création du feu,  
abri des mers,  
matrice des minéraux,  
silo à grain,  
citerne d'eau de pluie,  
nourricière des plantes et des mots.

Terre,  
chemin frayé par le temps,  
matière de la maison,  
mesure du sang,  
scène où, sur les peaux, se joue le désir.

Terre,  
salive,  
*tissu de fruits et d'arômes,*  
paysage de la faim et de la mort,  
je t'étreins entre mes doigts,  
et te garde entre mes lèvres,  
je te sculpte au toucher  
et t'habille de rêves.

*Le plus heureux est celui  
qui n'est pas encore né.  
Ecclésiaste, 4.2*

Celui qui n'est pas encore né  
n'a vécu ni la douleur ni la parole,  
ni la croissance ni la fatigue des jours,  
n'a été atteint ni par l'avidité des corps  
ou par l'oillade de la lumière sur les mains ;  
ne connaît ni l'agilité du puma  
ni les couleurs voyantes de l'ara ;  
il n'a pas souffert du froid inhospitalier  
ni de la lourde humidité  
qui ralentit les heures ;  
n'a pas essayé le vieux vêtement de la mer,  
n'a effleuré ni les arbres ni les roches,  
ou marché vers la mort.

Peut-être est-il heureux  
celui qui n'est pas encore né,  
mais ne porte ni sur la peau ni dans la mémoire  
le goût des ans  
et la texture du vent,  
il n'habite pas le sang,  
ni n'a mûri sur ses lèvres  
le cri de la tendresse.

Peut-être est-il heureux  
sans l'odeur du thé  
et la saveur de l'orange.

Moi, je ne pourrais l'être.

*Au commencement Dieu  
créa le ciel et la terre.  
Genèse, 1.1*

Avant le mot,  
avant de disperser les étoiles sur l'éther opaque,  
lorsque l'espace n'était encore qu'un point  
où convergeait la matière ;

avant qu'un esprit  
n'essayât de comprendre  
la fluidité des corps  
semences d'autres corps ;  
avant le désir et l'impatience  
de l'arbre et du poisson,  
du froid et d'un premier jour.

C'était le commencement,  
l'univers s'élargissait :  
tu dessinas le ciel,  
tu créas la Terre,  
et fis surgir la vie  
comme une vague inépuisable.

C'était le commencement,  
tu te mis à rêver.

Ce couchant de cuivre  
acide et luisant,  
est une voile de feu sur l'air,  
une peau de métal déchirée  
qui navigue avec le vent  
s'éloigne du vent  
et se terre dans l'ombre.

Ce couchant a goût de solitude,  
d'un corps qui s'affaiblit,  
des sens qui s'émoussent,  
d'un esprit qui ralentit ton rythme.

Ferme les yeux,  
respire le silence  
et les couleurs du crépuscule.

Ouvre tes lèvres  
au battement des vagues.

Porte aux doigts  
le froid de la rosée.

## Au-delà des peupliers

À Maria-Mercè Marçal

### I

Ivres de ce temps sans hâte,  
le désir disait des mots qui effleuraient  
la nudité des sexes.

Les lèvres murmuraient  
l'impatience qui sommeille  
dans les yeux.

Une pluie de lumière  
persistait dans les corps  
pour oindre notre peau  
près des vignes.

Le bleu brûle  
*au-delà des peupliers.*

### II

De peupliers bleus comblent l'air de feuilles,  
l'ombre grise du jour déjà clos parcourt des voix,  
la silhouette lointaine de la mer devient une vague imprécise,  
la peau gît sur le ciel qui ralentit les couleurs  
et délivre les formes de leurs gestes quotidiens.

Des yeux fatigués offrent un rêve  
aux mains qui se souviennent.

## **L'hôte silencieux**

Ferme les yeux dans le couchant.

Le jour se meut.

Il y a une totale délivrance  
dans ce dernier geste.

Je cherche entre nous  
des regards qui agonisent,  
et perdent le soleil  
définitivement.

Le miroir brûle doucement les images.

J'ai perdu quelques mains.

L'eau.  
Un corps d'enfant se love dans les vagues.

Le vent est gris  
et j'entends  
le battement épuisé des objets immobiles.

Ivres de temps  
nous célébrons le retour.

Dans les rues les réverbères éclairent  
les gens qui marchent et tremblent.

Soudain une porte s'est refermée.

Hôte silencieux,  
à la table s'assied l'oubli.

## **Le monde**

Le monde est fatigué ce soir.

À chaque vague, il respire  
comme un immense drap de lit  
que remue le vent  
comme une peau étendue  
comme une ombre.

Je te cherche dans les regards  
qui s'ouvrent au fond de mes yeux,  
dans les mains qui m'accueillent  
et les mots que je retrouve,  
dans la carte de l'espace  
et les lèvres du temps.

Le soir est un miroir :  
je m'assieds sur le sable  
pour sentir comme le soir s'éloigne  
et les rêves sombrent.

C'est la nuit qui m'étreint.

C'est la lune qui me rend  
son battement silencieux.

Le monde ne veut pas s'endormir.

## **Le Dieu de la tendresse**

À Hélène Dorion

Le monde ne commence pas :  
il existe et nous engendre.

Le temps n'a pas d'origine,  
il ne fait que nous détruire.

Je suis un rêve de Dieu.

Je m'arrête et touche les arbres,  
j'étreins le ciel,  
je marche parmi la foule  
les lèvres ouvertes,  
la peau offerte à la caresse.

Je cherche le battement des yeux,  
la peur, la douleur, le désir ;  
je cherche la lumière versée dans chaque corps,  
les mains où nous nous serrons,  
le toucher où nous découvrons  
l'ancienne chaleur que nous conservions ;  
je contemple le feu,  
je savoure l'aubade et le couchant,  
le goût de chaque fruit.

Je vole avec l'oiseau,  
nage avec le poisson,  
parcours les montagnes.

Je me répands dans la chevelure du jour.

J'ai tout aimé,  
tout perdu.  
Le monde me possède  
et je possède le monde.

J'embrasse la pluie.

Je célèbre en toutes choses le Dieu de la tendresse.

## **Écho**

Tu me regardes.

Je ne suis que l'écho d'un être que j'ignore  
l'ombre d'un être que tu as aimé.

Je refais machinalement  
un geste qui à présent t'émeut.

Nous ne pouvons recommencer.

La blessure des émotions perdues s'agrandit.

J'écoute la mer.

Je cherche dans tes yeux  
des signes de tendresse.

*L'âme de l'univers (...) ressemble à l'âme  
d'un grand arbre qui, sans fatigue et  
silencieusement, en gouverne la vie.*  
Plotin, Ennéades, IV.3.4

Le monde respire dans le silence de la feuille ;  
le vent,  
la houle de la lumière  
l'ont détachée de l'arbre.

Je respire le monde fluide,  
la vie qui ressurgit.

La feuille poussera de nouveau  
sur la même branche  
quand s'accomplira le cycle,  
et ainsi, année après année,  
advientra, toujours pareille et diverse,  
dans la quiétude de l'arbre.

Léger, sans fin, résonne  
l'univers qui palpète.

Au-delà de la lumière,  
les racines sans temps,  
le ciel inaccessible.

Tout est un, partout.